

matinées musicales tous les décadi. C'était précisément ce que l'on désirait alors : un lieu de réunion assez public pour qu'on pût, sans se compromettre, renouer d'anciennes relations ou en contracter de nouvelles, assez intimes pour qu'une connaissance fût censée faite par cela seul qu'on s'y était rencontré. Ces matinées musicales eurent un succès prodigieux, et la vogue survécut au motif qui les avait fait naître. Il faut dire aussi qu'on y exécutait d'excellente musique, et que, sans parler du maître de la maison, on y entendait Garat et toutes les célébrités musicales du temps. Vers 1801, Blangini publia quelques romances à deux et à trois voix, qu'il intitula : *Nocturnes*. Ce genre, qu'il a importé en France, n'a pas cessé d'être cultivé. Della Maria, l'auteur du *Prisonnier*, était mort laissant inachevé un opéra comique intitulé : la *Fausse Duègne*; Blangini, grâce à ses relations, eut la bonne fortune d'être chargé d'achever la partition. L'ouvrage, représenté en 1802, dut son succès aux regrets inspirés par la perte prématurée de Della Maria. Quant à Blangini, il eut toujours comme compositeur plus de savoir-faire que de talent. En 1805, il partit pour Munich, où il arriva muni de la recommandation de la marquise de Bade, et où il fit représenter un petit opéra en un acte intitulé : *Un Tour du calife*, qui lui valut son brevet de maître de chapelle de l'électeur, nomination qui n'entraînait pourtant pas la résidence, car il retourna presque sur-le-champ à Paris. Blangini faisait répéter à l'Académie impériale de musique son opéra de *Nephthi*, lorsque l'impératrice Joséphine, qui protégeait particulièrement Spontini, manifesta le désir que la *Vestale* fût représentée avant *Nephthi*. De pareils désirs équivalaient à un ordre, et déjà les répétitions de *Nephthi* étaient suspendues, lorsque Blangini en appela à l'empereur lui-même, alors engagé dans la campagne d'Austerlitz. Napoléon fit répondre courriel par courriel que *Nephthi* étant reçu avant la *Vestale* devait avoir le pas pour la représentation, et, dès lors, les répétitions reprirent avec une nouvelle activité. Le succès de *Nephthi* fut complet : les auteurs obtinrent les honneurs du rappel, ce qui, en ce temps-là, signifiait quelque chose. Plusieurs airs de la partition sont restés classiques. Cependant, la réussite de *Nephthi* fut totalement effacée par la vogue immense qu'obtint, l'année suivante, la partition de la *Vestale*. Blangini devint ensuite directeur de la musique de la princesse Borghèse (Pauline Bonaparte). « C'est à ce titre, raconte un biographe, qu'il dut refuser la place de compositeur de la chambre que lui offrait l'impératrice Joséphine, et qu'il alla rejoindre la princesse à Nice. Napoléon, qui avait l'œil à tout et qui n'avait pas trop trouvé à redire lorsque l'on se contentait de chanter des nocturnes et des romances en particulier, jugea d'assez mauvais goût une promenade que la princesse s'avisa de faire, en calèche découverte, avec son directeur de musique, et il eut le soin de donner à celui-ci un successeur, lorsqu'il organisa lui-même la maison du prince Borghèse à Paris. Mais la princesse ne se tint pas pour battue, et créa, de son autorité privée, une place de directeur de la musique particulière, dont les appointements furent prélevés sur le traitement du directeur de la musique en général, qui se trouva alors beaucoup moins rétribué que son confrère de la musique particulière. Blangini suivit donc la princesse à Turin, mais l'étiquette de la cour rendait si difficiles, si impossibles, les occasions de faire de la musique, que la princesse consentit enfin à se séparer de son directeur, qui retourna à Paris; mais ce ne fut pas pour longtemps, car, malgré les ordres de l'empereur, elle était de retour dans cette capitale un mois après. Le roi Jérôme, qui avait vu Blangini chez la princesse sa sœur, voulut le nommer son maître de chapelle en Westphalie, et la princesse eut la générosité d'y consentir (1809). C'est à Cassel que Blangini fit paraître divers ouvrages devant un public toujours disposé à approuver les compositions du maître de chapelle du roi. Blangini accompagna Jérôme Napoléon dans le voyage que celui-ci fit en France, en 1810, à l'époque du mariage de l'empereur son frère. En 1813, il fut chargé par le même prince de recruter, en France et en Italie, des chanteurs pour sa chapelle, et il ne retourna à Munich, auprès de son ancien protecteur, le roi de Bavière. Le fidèle serviteur de la famille impériale revint en France après la Restauration, pour se livrer à l'enseignement du chant. Il fut nommé, en 1816, professeur au Conservatoire, et, plus tard, directeur de la musique de la duchesse de Berry, à laquelle il donna des leçons. Quelques années s'écoulèrent, et nous retrouvons Blangini surintendant honoraire de la musique du roi, compositeur de la musique particulière de Sa Majesté, chevalier de la Légion d'honneur (1821), etc.... On se perd en énumérant tant de titres et de palinodies; car l'ancien serviteur du roi Jérôme et de la princesse Pauline trouve des accents pour fêter le duc de Bordeaux. Blangini perdit toutes ses places en 1830, et la faillite de ceux auxquels il avait confié ses capitaux le réduisit à une médiocrité de fortune pénible à son âge. Il supporta assez courageusement ses re-

vers et travailla de nouveau pour le théâtre, mais sans beaucoup de succès lucratifs. Il avait, dès 1828, été admis à la retraite comme professeur au Conservatoire, et sa méthode n'inspirait plus qu'une médiocre confiance.

Blangini excella dans le genre de la romance, qui n'exige que de la grâce, un dessin mélodique plus distingué qu'inspiré, et une certaine habileté de facture; mais sa musette, qui n'est qu'agréable, échoua constamment au théâtre. *Il est trop tard*, *M'aimez-vous?* les *Souvenirs*, *Il faut partir*, mélodies que M. Fétis loue avec excès, ne durent leur succès qu'au défaut de termes de comparaison. Blangini n'avait pas grand peine à triompher, car, à part un ou deux petits chefs-d'œuvre de Boieldieu et de Martini, il n'y avait pour rivaux que de plats compositeurs voués d'avance à l'oubli. Blangini a composé cent soixante-quatorze romances, cent soixante-dix nocturnes, dix-sept recueils de *canzonetti* pour une ou deux voix, six motets et quatre messes. Voici la liste de ceux de ses ouvrages que nous n'avons pas encore mentionnés : *Zélie et Terville*, opéra comique en un acte (Opéra-Comique, 1802); *Chimère et Réalité*, opéra comique en un acte, paroles d'Aignan (Opéra-Comique, 6 janvier 1803), réussite due aux interprètes : Elleviou, Mmes Gavaudan et Saint-Aubin; le *Sacrifice d'Abraham*, opéra en trois actes (Cassel, 1811); les *Femmes vengées*, opéra comique en un acte (Opéra-Comique, 1811); l'*Amour philosophe*, opéra en deux actes (Cassel, 1811); le *Naufrage comique*, opéra en deux actes (Cassel, 1812); la *Fée Urgèle*, opéra en trois actes (Cassel, 1812); la *Princesse de Cachemire*, opéra en trois actes (Cassel, 1812); *Trajan en Decia*, opéra italien en deux actes (Munich, 1814), représenté avec une pompe extraordinaire; le *Jeune Oncle*, opéra comique en un acte (Opéra-Comique, 1820), succès; *Marie-Thérèse*, opéra en quatre actes, répété à l'Académie royale de musique en 1820. La représentation fut empêchée par la censure, qui crut voir une allusion au roi de Rome dans le fils de Marie-Thérèse. Les paroles de cet opéra étaient pourtant de M. Bérard, qui fut depuis directeur du Vaudeville et des Nouveautés, et qui était déjà connu par l'exaltation de ses opinions ultraroyalistes; mais ni l'influence de l'auteur ni la protection de la duchesse de Berry ne purent faire lever le veto de la censure; le *Duc d'Aquitaine*, opéra en un acte (Opéra-Comique, décembre 1823), pièce de circonstance en l'honneur du duc d'Angoulême, qui revenait d'Espagne; la *Saint-Henri*, opéra en un acte (Théâtre de la cour, 1825); l'*Intendant*, opéra en un acte (Théâtre de la cour, 1826); le *Coureur de veuves*, opéra comique en trois actes (théâtre des Nouveautés, 1827), succès; le *Jeu de cache-cache*, opéra comique en deux actes (Nouveautés, 1827); le *Morceau d'ensemble*, opéra comique en un acte (Nouveautés, 1827), réussite; l'*Anneau de la fiancée* ou le *Nouveau don Juan*, pièce en trois actes, paroles de Brisset (Nouveautés, 28 janvier 1828), succès; le *Chanteur de société*, pièce en deux actes, mêlée de chants (Variétés, 1830); la *Marquise de Brimvilliers*, drame lyrique en trois actes, avec Boieldieu, Berton, Auber, Hérold, Berton, Carafa, Paër et Cherubini, paroles de Scribe et Castil-Blaze (Opéra-Comique, 31 octobre 1831). Blangini avait écrit un air et un duo pour le second acte de cet ouvrage, auquel on ne pouvait reprocher que le manque d'unité; le *Premier pas*, opéra comique en un acte, paroles de MM. Edouard Mennechet et Roger (Opéra-Comique, 24 novembre 1832), petit succès; les *Gondoliers*, opéra comique en deux actes (Opéra-Comique, 1833).

Un des amis de Blangini, M. de Villemarest, a rédigé, d'après ses indications, un volume intitulé : *Souvenirs de Blangini*, de 1797 à 1834 (Paris, 1834, in-8°), où l'on trouve de piquantes anecdotes sur les grands personnages que le compositeur a fréquentés dans le cours de sa carrière artistique. — M. BLANGINI, fils du précédent, est l'auteur de *Didon*, opéra bouffe en deux actes et en quatre tableaux, exécuté au théâtre des Bouffes-Parisiens en 1866.

BLANGY, bourg de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kil. N.-E. de Neuchâtel-en-Bray, près de la forêt d'Eu, sur la Bresle; pop. aggl., 1,320 h. — pop. tot., 1,699 hab. Tanneries, verrerie, savonnerie, papeterie, filature de coton; commerce de bestiaux, de bois et de tan. Eglise à trois nefs, construction des xiv^e et xv^e siècles; ruines d'enceintes fortifiées; restes du vieux manoir de Fontaine et de l'abbaye de Séry; château de Hottineux, xv^e siècle. Cimetière franc découvert en 1862. Bourg de France (Calvados), ch.-l. de cant., arrond. et à 9 kil. S.-E. de Pont-l'Évêque; pop. aggl., 301 hab. — popul. tot., 728 hab. Ruines d'un château féodal; église de la dernière période ogivale, renfermant un beau retable sculpté du xviii^e siècle.

BLANK s. m. (blan). Métrol. Nom donné à une subdivision du grain, autrefois usité à Londres dans les pesées délicates. Monnaie fictive, en usage pour les comptes en Hollande, où elle vaut environ 8 cent.

BLANKAERT (Nicolas). V. BLANCARD.

BLANKARA s. m. (blan-ka-ra). Bot. Genre de mousses, formé aux dépens des polytries et des orthotries, et qui n'a pas été adopté.

BLANKEN (Jean), ingénieur hollandais, né en 1755. Dès l'âge de vingt ans, il était pre-

mier inspecteur des îles de Voorn, Gode-reede et Over-Flackee; plus tard, il fut appelé à l'inspection générale du *waterstaat*, c'est-à-dire de l'administration des ponts et chaussées. C'est à lui que la Hollande doit des basins à carène, des digues, des écluses à inondations et des batteries établies sur beaucoup de points de côtes.

BLANKENBURG, ville du duché de Brunswick, ch.-l. d'un cercle qui porte le même nom, et qui est enclavé entre la province prussienne de Saxe et le royaume de Hanovre, à 55 kilom. S.-E. de Brunswick, au pied du Harz; 3,745 hab. Exploitation de fer, marbre et ocre; beau château ducal, ancienne résidence des princes de Blankenbourg, habité par Louis XVIII de 1796 à 1798. Cette petite ville, entourée de murailles dès le x^e siècle, fut détruite par Frédéric Barberousse en 1182, rebâtie quelques années plus tard, assiégée par Wallenstein en 1625 et incendiée en partie en 1836. Petite ville d'Allemagne, dans la principauté de Schwarsbourg-Rudolstadt, à 6 kilom. S.-O. de Rudolstadt, au confluent de la Rinne et de la Schwarza; 1,400 h. Grande papeterie, tanneries; environs très-pittoresques; ruines d'un vieux château.

BLANKENBURG (Christian-Frédéric DE), littérateur allemand, né à Colberg (Poméranie), en 1744, mort en 1796. Il servit dans l'armée prussienne jusqu'à l'âge de quarante ans, et prit sa retraite avec le grade de capitaine. Il se livra ensuite à la littérature, publia diverses traductions, ainsi que les ouvrages suivants : *Essai sur le roman* (1774); *Supplément à la Théorie des beaux-arts*, de Sulzer (1786); *Sur la langue et la littérature allemandes* (1784).

BLANKENESE, bourg du Holstein, comté de Pinneberg, à 10 kilom. O. de Hambourg, sur la rive droite de l'Elbe; 3,000 hab. Port de pêche considérable.

BLANKENSTEIN (Ernest, comte DE), général autrichien, né à Reindorf (Thuringe), en 1733, mort à Battelau en 1816. Issu d'une ancienne et noble famille d'Allemagne, il débuta comme cornette dans les cuirassiers de Schmerzing, se distingua à Breslau, Hochkirch, Maxen, Troppau, etc.; fut nommé colonel de cheval-légers en 1768, et général en 1771. Après avoir battu les Prussiens aux Trois-Maisons pendant la guerre de la succession de Bavière, il fit, en qualité de lieutenant-feld-marchal, la guerre contre les Turcs, se signala surtout devant Berbir et Belgrade, et prit part aux campagnes de 1793 et de 1794, contre les Français. Les hussards de Blankenstein s'acquirent alors une grande réputation. En 1795, Blankenstein, dont la santé était affaiblie, quitta le service et se retira en Moravie.

Blankes. V. FLEUR ET BLANCHEFLEUR.

BLANKIL s. m. (blan-kil). Métrol. Petite monnaie de billon d'argent, qui a cours dans le royaume de Fès et le Maroc, et qui vaut environ 13 centimes. On dit aussi BLANKEEL et BLANQUIL.

BLANOT, village de France (Saône-et-Loire), arrond. et à 23 kilom. N.-O. de Mâcon, au milieu de hautes montagnes; 572 h. Carrières de belles pierres de taille; bons vins ordinaires. Ruines d'une chapelle et d'un ermitage sur le sommet de la montagne de Saint-Romain; dans les flancs de cette montagne, grottes curieuses, composées de plusieurs salles pleines de stalactites et de stalagmites aux formes les plus bizarres. Le clocher de l'église, remarquable par son élévation et sa belle architecture, date du x^e siècle.

BLANPAIN (Jean), chroniqueur français, né à Vignot en 1704, mort en 1765. Il entra dans l'ordre des prémontrés et enseigna successivement la rhétorique, la philosophie, la théologie et le droit canon à l'abbaye d'Estival, dont il fut nommé prieur. Blanpain fut quelque temps le collaborateur du savant Hugo, pour son recueil intitulé : *Sacra antiquitatis monumenta*, et il a travaillé aux *Annales de l'école des prémontrés*. On lui doit, en outre : *Chronicon Balduini de Ninove cum notis* (1729); *Chronique inédite de l'abbaye de Vicogne*; *Jugement des écrits de M. Hugo, évêque de Ptolemaïde* (1736, in-8°), etc.

BLANQUART DE BAILLEUL (Henri-Joseph, baron), homme politique et magistrat français, né à Boulogne-sur-Mer en 1758, mort en 1841. Avocat, puis procureur du roi avant la Révolution, il adopta les principes de 1789, devint successivement procureur de district, président d'administration départementale, maire de Boulogne, etc., resta étranger aux excès révolutionnaires et fut nommé membre du Corps législatif en 1801. Réélu à cette assemblée, dont il devint questeur, il fut créé baron par Napoléon. Après la chute de ce dernier, Blanquart de Bailleul s'efforça de manifester une subite tendresse pour la Restauration, fut membre de la Chambre des députés de 1814 à 1826, vota constamment avec tous les ministères sans acception de personnes ou de systèmes, et exerça les fonctions de procureur général à la cour de Douai de 1816 à 1827, époque où il prit sa retraite.

BLANQUART DE BAILLEUL (Louis-Edmond-Marie), prêtre français, né à Calais en 1795, mort en 1869. Peu de temps après sa sortie du séminaire, il devint vicaire général de l'évêque de Versailles, et ensuite évê-

que de Versailles lui-même. En 1844, il fut appelé à l'archevêché de Rouen, et résigna ce siège en 1858. Il est, depuis lors, chanoine de premier ordre au chapitre de Saint-Denis. M. Blanquart de Bailleul s'est prononcé en 1852 pour la conservation des auteurs classiques dans l'enseignement, contrairement aux doctrines émises par M. Gaume dans son *Ver rongeur*. Cet homme respectable était très-aimé à Versailles, où son souvenir est encore vivace.

BLANQUE s. f. (blan-ke — de l'ital. *bianca*, blanche). Sorte de jeu de hasard qui offre plusieurs combinaisons, et où la couleur blanche est signe de perte : Avoir BLANQUE. Tirer BLANQUE. Avoir un bon billet à la BLANQUE. (Acad.)

Le monde est un brelan où l'on est confondu; Tel pense avoir gagné, qui souvent a perdu. Ainsi qu'en une *blaque* ou par hasard on tire, Et qui voudrait choisir souvent prendrait le pire. RONSIER.

— Fig. Hasard, mauvaise chance : Nos enfants sont tels que le hasard de leur naissance nous les donne, qui est cause que nous recevons d'eux plus de BLANQUE que de bénéfice. (Pascquier.)

Est-il un financier noble depuis un mois. Qui n'ait son dîner sûr chez madame Guebois? Et que de vieux barons pour le leur trouvent *blaque* ! BOURSAILLIT.

— Encycl. Le jeu de *blaque*, l'étymologie du mot nous le dit, est un jeu de hasard où la couleur blanche domine et où cette couleur donne aux joueurs un résultat négatif. Ce jeu, on le comprend, peut s'exécuter de plusieurs manières : On prend un livret fabriqué *ad hoc*, dont toutes les pages sont blanches, à l'exception de quelques-unes sur lesquelles figurent des numéros 1, 2, 3, 4, 5, etc. Chacun des joueurs, ce sont le plus souvent de jeunes enfants, met à la masse un certain nombre d'épingles. On ferme le livre, et chaque joueur, prenant une épingle, l'enfoncé à tour de rôle dans la tranche du livret. S'il amène blanc ou *blaque*, il ne tire rien de la masse; si, au contraire, il pique aux pages marquées 1, 2, 3, 4, 5, etc., il tire de la masse 1, 2, 3, 4, 5, etc., épingles, et l'on recommence jusqu'à ce que la masse soit entièrement épuisée. Au lieu d'épingles, on peut mettre des billes, des pastilles, des dragées, de la monnaie de billon, des pièces d'argent et même des pièces d'or; mais, dans ces derniers cas, on le comprend, il ne s'agit plus d'enfants.

La *blaque* se joue aussi dans les foires, et surtout dans les fêtes villageoises. Alors, celui qui tient la *blaque* est un industriel quelconque. Le livret est généralement remplacé par un jeu complet de cinquante-deux cartes. Chaque carte est roulée dans un petit tube de bois, et le tout est jeté dans un sac; chacun tire, moyennant une certaine rétribution, un des cylindres; s'il amène une basse carte, il fait *blaque*, et, par conséquent, ne gagne rien; si, au contraire, c'est un valet, une dame ou un roi qui sort du sac, il gagne un objet d'une valeur proportionnée à l'importance de la carte. Le roi de cœur donne droit au gros lot.

— *Blaque des emblèmes et devises*, Jeu de salon qui n'est autre que le précédent perfectionné. On s'y sert d'un livret composé de feuillets blancs, de feuillets ornés de devises et de feuillets portant un ordre à exécuter. Ce livret étant tenu bien fermé, chacun l'ouvre avec une épingle. Si le feuillet piqué est blanc, il n'arrive rien au tireur; s'il présente un ordre, le tireur est tenu de s'y conformer; s'il n'offre qu'une devise, le contraste ou le rapprochement de cette devise avec l'âge, le sexe, les goûts ou le caractère de celui qui a tiré, donne lieu à des observations plus ou moins piquantes.

BLANQUEFORT, bourg de France (Gironde), ch.-l. de canton, arrond. et à 8 kilom. N.-O. de Bordeaux; pop. aggl. 2,098 hab. — pop. tot. 2,498 hab. Vins blancs et rouges très-estimés; place restée la dernière au pouvoir des Anglais en Guyenne, prise par Dunois en 1453; ruines d'un château du moyen âge; aux environs, tumulus avec débris romains.

BLANQUET s. m. (blan-kò — anc. forme de *blanchet*). Pêch. Syn. de BLANCHAILLE, menu poisson blanc.

— Agric. Maladie des jeunes oliviers.

— Hortic. Variété de poire plus souvent appelée BLANQUETTERE. V. ce mot.

BLANQUET (Samuel), médecin et naturaliste, né dans la dernière moitié du xviii^e siècle dans le diocèse de Mende, mort en 1750. Il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, et fut chargé, en 1722, de combattre la peste qui s'était déclarée dans le Gévaudan. On a de lui : *Examen de la nature et vertu des eaux minérales du Gévaudan* (Mende, 1718); *Discours pour servir de plan à l'histoire naturelle du Gévaudan* (1730); *Lettre à M. Dodart au sujet de la peste* (Paris, 1722), etc. — Son petit-fils, Antoine-Athanase BLANQUET, né à Mende en 1734, mort en 1803, introduisit dans le Languedoc de bonnes méthodes de culture et composa des poèmes latins qui sont restés inédits.

BLANQUET (Théodore-Xavier-Albert), littérateur, né à Paris en 1826, est issu d'une vieille famille noble de la Lozère, dont plusieurs membres se sont distingués dans l'armée, la marine, l'Eglise et la magistrature. Son